

EXTRAITS

Chapitre I

22 juin 1911

Le jour où le roi George V fut couronné à l'abbaye de Westminster à Londres, Billy Williams descendit pour la première fois à la mine, à Aberowen, dans le sud du pays de Galles.

En ce 22 juin 1911, Billy fêtait ses treize ans. Son père le réveilla. La méthode de Da était plus efficace que tendre. Il lui tapota la joue, sur un rythme régulier, fermement, avec insistance. Billy dormait à poings fermés et, pendant quelques instants, il essaya de l'ignorer, mais les petites claques se poursuivaient impitoyablement. Il éprouva un élan de colère, puis il se rappela qu'il devait se lever, qu'il voulait même se lever. Il ouvrit les yeux et s'assit d'un bond.

« Quatre heures », annonça Da. Et il sortit de la chambre et descendit bruyamment l'escalier de bois.

Aujourd'hui, Billy commençait à travailler. Il serait apprenti mineur, comme la plupart des hommes de la ville l'avaient été à son âge. Il regrettait de ne pas se sentir tout à fait dans la peau du personnage. Mais il était bien décidé à ne pas se ridiculiser. David Crampton avait pleuré la première fois qu'il était descendu au fond et on l'appelait encore Dai Ouin-ouin, alors qu'il avait déjà vingt-cinq ans et était la vedette de l'équipe de rugby de la ville.

C'était le lendemain du solstice d'été, et la petite fenêtre laissait déjà passer la lumière claire de l'aube. Billy se tourna vers son grand-père, allongé à côté de lui. Les yeux de Gramper étaient ouverts. Il était toujours éveillé quand Billy se levait ; il disait que les vieux, ça ne dort pas beaucoup.

Billy adorait sa sœur. En plus d'être jolie, elle était drôle, intelligente et courageuse : elle n'hésitait pas quelquefois à tenir tête à Da.

[...]

Une sonnerie se déclencha, signalant que l'encageur, au fond de la mine, avait fermé sa grille. Le moulineur actionna un levier et un autre timbre retentit. Le moteur à vapeur siffla, et l'on entendit un claquement.

La cage tomba dans le vide.

Billy savait qu'elle descendait en chute libre un moment, avant de freiner pour se poser en douceur, mais aucune connaissance théorique préalable n'aurait pu le préparer à cette sensation de s'abîmer dans les entrailles de la Terre. Ses pieds quittèrent le sol. Il ne put s'empêcher de hurler de terreur.

Tous les hommes s'esclaffèrent. Ils savaient que c'était son premier jour et attendaient sa réaction. Billy s'en rendit compte. Il remarqua aussi, mais trop tard, qu'ils se cramponnaient tous aux barreaux de la cage pour éviter de décoller. Comprendre ce qui se passait ne suffit pas à apaiser sa peur. Il finit par serrer les dents de toutes ses forces pour retenir ses cris.

Enfin, les freins se mirent en prise, ralentissant la chute. Les pieds de Billy se reposèrent sur le plancher de la cage. Il attrapa un barreau et s'efforça de maîtriser ses tremblements. Au bout d'une minute, la terreur s'atténa. Il était si mortifié que les larmes lui montèrent aux yeux.

[...]

Il n'avait pas de montre, et était incapable d'estimer depuis combien de temps il travaillait. Il ralentit l'allure, ménageant ses forces.

La lumière déclina.

La flamme commença par vaciller, et il leva un regard inquiet vers la lampe accrochée au clou. Il savait qu'en cas de grisou, la flamme s'allongeait. Ce n'était pas le cas, ce qui le rassura. Puis elle s'éteignit pour de bon.

Il n'avait jamais connu une obscurité aussi profonde. Il ne voyait rien, pas la moindre tache grisâtre, pas la moindre nuance d'un noir un peu moins noir. Il leva sa pelle au niveau de son visage et la tint juste devant son nez, mais il ne la distinguait même pas. Ça devait être comme ça quand on était aveugle.

Il resta immobile. Que faire ? Il était censé apporter sa lampe à la station d'allumage, mais même s'il y avait vu clair, il n'aurait pas pu retrouver son chemin à travers les galeries. Il risquait de tourner en rond dans les ténèbres pendant des heures. Il n'avait pas la moindre idée du nombre de kilomètres que couvrait la partie abandonnée de l'exploitation, et n'avait pas envie qu'on doive envoyer une équipe le chercher.

Chapitre II

Janvier 1914

Le comte Fitzherbert, Fitz, pour sa famille et ses amis, avait vingt-huit ans et était la neuvième plus grosse fortune de Grande-Bretagne.

Il n'avait rien fait pour cela. Il avait simplement hérité plusieurs milliers d'hectares au pays de Galles et dans le Yorkshire. Les fermes ne rapportaient pas grand-chose, mais le sous-sol contenait du charbon, et la concession des droits miniers avait rapporté énormément d'argent au grand-père de Fitz.

De toute évidence, il était dans les intentions de Dieu que les Fitzherbert règnent sur leurs prochains et vivent sur un grand pied. Il arrivait pourtant à Fitz de songer qu'il n'en avait pas beaucoup fait pour justifier cette faveur divine.

On ne pouvait en dire autant de son père, le précédent comte. Officier de marine, il avait été promu amiral après le bombardement d'Alexandrie en 1882 et avait été nommé ambassadeur de Grande-Bretagne à Saint-Petersbourg avant d'être ministre du cabinet de Lord Salisbury. Les conservateurs avaient perdu les élections législatives de 1906 et le père de Fitz avait rendu l'âme quelques semaines plus tard – sa fin ayant été accélérée, Fitz en était convaincu, par l'arrivée de libéraux irresponsables comme David Lloyd George et Winston Churchill au gouvernement de Sa Majesté.

Fitz avait repris son siège à la Chambre des lords, la Chambre haute du Parlement, dans les rangs des pairs conservateurs. Il parlait bien français, avait quelques notions de russe et aurait aimé être un jour ministre des Affaires étrangères de son pays. Chose regrettable, les libéraux avaient continué à remporter les élections, le privant provisoirement de toute chance d'entrer au gouvernement.

Sa carrière militaire n'avait guère été plus brillante. Il avait fait ses classes d'officier à l'académie militaire de Sandhurst, et avait passé trois ans dans le régiment d'infanterie gallois, les Welsh Rifles, où il avait obtenu le rang de capitaine. Après son mariage, il avait renoncé à exercer à plein temps le métier des armes, mais était devenu colonel de l'armée territoriale de Galles du Sud à titre honorifique. Malheureusement, un colonel honoraire n'avait aucune chance d'obtenir des médailles.

Il avait pourtant un motif de fierté, songea-t-il tandis que le train filait à toute vapeur à travers les vallées du sud du pays de Galles. Dans deux semaines, le roi devait venir lui rendre visite dans sa maison de campagne.